

Bernard Lambert

Le lit
du voyage

roman

Denoël

Le lit du voyage

DU MÊME AUTEUR

Aimer ailleurs, *roman*, Denoël, 1964

Nietzsche et le théâtre, *essais*,
Littérature n° 9, Larousse, 1973

Narcisse, *roman*, Hallier, 1976

Les Fastes de Bruno Ligure :
I. Coucher de soleil, *roman*,
J.-E. Hallier-Albin Michel, 1981

Bernard Lambert

Le lit
du voyage

Denoël

roman

© by Éditions Denoël, 1989
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2.207.23614.5
B 23614.0

Pour Michèle, encore

*C'est un assez grand miracle de se doubler;
et n'en cognoissent pas la hauteur, ceux qui
parlent de se tripler.*

MONTAIGNE

Chapitre premier

Le lit solitaire

Wagon-lit

Il part donc, son bagage à la main, descend l'escalier (comme par un fait exprès, l'ascenseur est en panne). Dehors il ne peut s'empêcher de lever les yeux vers les fenêtres éclairées. Emma, écartant le voilage, est là derrière les vitres, totalement immobile, pareille à une statue. Il continue d'avancer avec une lenteur apparemment dépourvue d'hésitation, le regard levé vers elle qui le voit, mais sans un geste vers elle qui ne bougeait pas. « Je reste, je reste. » Pour la première fois ils ne se faisaient pas signe. Il avançait comme on s'endort et elle ne se penchait pas pour le voir plus longtemps. Sur la bouche, la gifle des lèvres froides qui ne s'étaient pas desserrées, et elle allait disparaître toujours immobile sans avoir ouvert la fenêtre. « Je reste, je reste », cependant qu'au souvenir du baiser refusé, il sentait grandir une envie de pleurer. Effectivement elle disparaissait juste un peu avant la station de taxis. Il l'imaginait se jetant,

LE LIT DU VOYAGE

se cassant sur le trottoir, tandis qu'il montait dans la voiture

– Gare de l'Est, s'il vous plaît.

et avant de se caler dans le fond droit, il s'assurait par la lucarne du vide de la rue et la vision d'Emma médusée, le bras éternellement soulevant le rideau réapparaissait, l'affolait, « je reste, je reste », tandis que quelque chose répondait mélodieusement : non.

On roulait. Il s'échappait. Au premier feu rouge, le chauffeur se tourna vers lui. C'était une femme d'un certain âge. Il grogna. Ce mouvement rotatoire où il découvrait un visage de femme, inexplicablement, ce fut celui d'Emma qui se retournait vers l'effroi des lampes. Il entendait un cri et s'en recroquevillait sur la banquette arrière comme pour réduire son propre fantôme, omniprésent dans chaque meuble, dans chacune des pièces, venant torturer de sa présence menteuse celle qu'il. « Je reste, je reste », et tout à coup il reconnaissait le *non* entendu et bouleversant : c'était Flagstad chantant Didon. Aussitôt il se réfugiait dans les douleurs déjà mises en mots, en musique, se moulait aux sons de Purcell, épousait les formes belles du duo où Énée chante *I stay, I stay* tandis que Didon répète inlassablement non. Et parce qu'il aimait cet opéra qu'il faisait si souvent écouter à Emma, il s'aveuglait à présent, le cœur analogique, sans vouloir penser qu'Emma n'avait pas dit non, que jusqu'à la fin elle

LE LIT SOLITAIRE

n'avait rien consenti, au point inimaginable de lui refuser le baiser.

Pourtant, en remontant le Sébastopol, voitures cul-à-tête « Regardez ça! Personne respecte les couloirs! » bougonnait le taxi (il ne répondait rien, totalement ailleurs), il récupérait à son compte Virgile et le récit fameux : la séparation comme un ordre des dieux; se persuadait de ne pouvoir faire autrement lui-même bien qu'il n'eût point à quitter la reine de Carthage pour aller fonder Rome. Loin d'aller bâtir, il aurait pu deviner qu'il allait vers son propre désastre.

Il préférait le mythe, fixant le cou du chauffeur illuminé par intermittence au gré des phares et des lampadaires dont la peau rendue squameuse par l'âge et sans doute le soleil le dégoûtait un peu plus à chaque nouvelle apparition sans qu'il détournât pourtant l'œil.

– Banlieue ou grandes lignes?

Ça y était! Son pied s'ailait comme on représente Hermès-Mercure (justement le dieu qui vint forcer Énée). Gares, ports, aéroports! Prolégomènes aux départs, migrations, envol des imaginaires, transitions! Adieux et retrouvailles! Attentes, mines patibulaires, terrorisme des horaires, incertains éclairages, rendez-vous des lointains, voyages! Jamais comme en ces lieux l'horloge n'est regardée, jamais l'heure ne s'y découpe avec plus de précision. Il semble que la minute devienne toute la vie. Que le temps est espace!

Ah! que de fois, en simulacre d'escapade, Emma et

LE LIT DU VOYAGE

lui allaient à Orly (quand Roissy n'existait pas) boire au bar d'en haut à tous les décollages (oh! ces voix d'hôtesse susurrées qui alignaient tant d'embarquements immédiats pour tous les coins du monde!), que de fois à la gare de Lyon, la plus magique de toutes, dîner au *Train bleu* d'une côte Foyot en buvant du vin frais, les yeux transperçant les grandes vitres arquées donnant sur les quais, à travers le motif des rideaux de dentelles. Ils choisissaient une destination, Menton par exemple. Comment c'était? Il suffisait de lever la tête au plafond : toutes les villes de la ligne racontées en peintures, en couleurs, en soleil, entre les stucs rococo. Déjà il n'était plus soir mais demain en un seul mouvement, là, du rail de la nuit à la ville du Midi. Ils aimaient immanquablement continuer vers l'Italie, s'embrassant par-dessus la nappe. Rien, ni route ni mer ni ciel, ne les faisait rêver comme le rail depuis ce restaurant célèbre d'où ils prolongeaient à l'infini vers le sud ce double fil de fer éclatément lisse au point d'intersection avec la roue, comme la trace matérialisée d'une étoile filante.

Il était seul, gare de l'Est; il s'arrêtait au milieu du hall, surpris, et immédiatement reconnaissait avec un pincement violent qu'on était dimanche soir, comme si le dimanche soir était un autre jour en soi que dimanche. Immédiatement lui revenait l'angoisse d'alors, exactement. Jamais l'idée de ne point l'accompagner n'aurait pu l'effleurer, toujours avec lui jusqu'au

LE LIT SOLITAIRE

bout sur le quai, courant même le long du train en marche le plus longtemps qu'elle pouvait, volant ainsi une minute encore, une de plus à minuit vingt-sept, ajoutée au besoin de se voir. Ils avaient pris auparavant au comptoir de *L'Écu de France* un dernier café, ils ne disaient presque rien, elle le serrait simplement, les mains nouées sous sa veste civile, imprimant sur ses côtes toute la force qu'elle avait tandis qu'il luttait contre une fatigue, un sommeil inexpugnable qui deviendrait insomnie dès qu'ils seraient séparés. Et chaque week-end, pendant des mois, ce Waterloo du dimanche soir se répéta.

– C'est ce que j'ai vécu de pire aux armées.

Mais quand il le racontait, on se demandait alentour s'il se moquait.

– Quoi? Ligure aurait fait son service militaire?!

– Bien sûr, et dans la cavalerie, arme noble! où le char comme vous savez a remplacé le cheval. C'est en partie pourquoi je ne fus pas cadre noir mais cadre rouge! Oui, oui, militant mao, près de la base, deuxième pompe et tout. J'ai même créé après, au risque permanent de vingt ans de forteresse, un mouvement marrant : « Soldats en lutte », dit encore « Bidasses en colère »! Je vous raconterai un jour...

Ce soir, détails inclus, c'était encore pareil et même. De longues queues semblables, leu leu, de crânes plus ou moins tondus, de visages abrutis et comme prématurément vieilliss, de vêtements sans élégance et

LE LIT DU VOYAGE

quoique divers finalement semblables d'être ainsi portés par ces corps maladroits, comme hésitant entre deux démarches, deux vies incompatibles. Et chacun, enfin arrivé au guichet, échangeait contre un ticket pour Châlons, Verdun, Toul, un papier jaunâtre donnant droit à une réduction. Puis ça se regroupait quelquefois et par petites hordes disgracieuses se répandait dans la gare, traînant bière en main, hurlant de sempiternels « Cent au jus! » qui appelaient d'autres chiffres bêlés en écho, apostrophant tout un chacun d'un « Ça va la zone? » ou un « Ça va l'ancien? », imitant parfois en se promenant le pas cadencé comme si demain leur manquait, gueulant « La quille, bordel! », sifflant grossièrement la demoiselle, encerclant quelques couples d'amants – et rencontrant partout et quasi unanime la sympathie un peu imbécile, amusée et condescendante à la fois, de qui se souvient avoir été à la même aune de drap kaki et à qui remonte par bouffées quelque rance anecdote qui continue de plaire.

Bruno eut la nausée devant ces blousons, ces crânes blancs comme darts en place de cheveux, ces visages aux yeux étroits et, dissimulant quelques frusques, ces sacs de sport en toile ou plastique, qui ont peu à peu remplacé les petites valises de carton bouilli. Autant de portraits de sa misère en ces jours détestés où Emma était son seul or, où amour et lutte naissaient d'un même désir. « Pleure-t-elle? » Il s'agaçait de ces pensées involontaires qu'il jugeait mièvres et qui affaiblissaient

LE LIT SOLITAIRE

le plaisir du voyage. « Je suis bêtement moral », conclut-il mentalement, sans grande conviction.

Un détective privé aurait pu rapporter à Emma qu'au guichet international Bruno avait pris un billet pour Istanbul, s'informant simplement s'il était vrai qu'il puisse faire arrêt dans n'importe quelle ville intermédiaire (réponse affirmative). Il aurait pu en conclure que la thèse de la femme jalouse était erronée puisque le mari ne semblait pas penser particulièrement à Budapest. Et à ce moment-là, notre détective aurait eu raison. Car à peine son billet en main Bruno retrouva intacte l'ivresse des départs. Avec une jubilation d'enfant, il se mit à chercher son train fabuleux, comme si une couleur, un éclat particulier, devaient le signaler. Il y a, on le sait, dans certains noms comme un enchantement. Pour lui, aucun train, pas même le Transsibérien (malgré les samovars brûlants au bout des couloirs, les vieilles pelisses qu'il imaginait d'ours couvrant de frileux passagers contemplant à travers de minuscules fenêtres tendues de lourds rideaux, l'œil morne, la morne plaine et blanche et argentée de bouleaux), aucun train au monde n'avait plus de féerie, plus de rêve que cet Orient-Express : toute l'Europe d'un coup de rail jusqu'aux minarets et coupoles d'Asie, un grand trait vertigineux entre deux points cardinaux, la ligne même, inversée, de la course des peuples et du soleil dont les étapes s'égrènent, Paris, Vienne, Budapest, Bucarest, Istanbul-Constantinople! C'est là

LE LIT DU VOYAGE

qu'il allait! Aucun nom de train n'avait plus d'Histoire et plus d'histoires, nul n'incarnait mieux les splendeurs du chemin de fer. Valery Larbaud accrocherait une fois encore son wagon et monterait dans les autres raconter aux oreilles incrédules la solitude et la richesse...

Il avait beau regarder, aucun train fantastique, auréolé par exemple, ne se montrait. Ce qu'il vit, en revanche, c'est comme ailleurs, un identique panneau voie 5, indiquant en gras 22 h 15 et en minuscules, à côté : train n° 263 (I-2) et encore à côté : *Orient Express* en italiques, puis au-dessous en capitales : PARIS STRASBOURG KEHL KARLSRUHE STUTTGART MUNICH SALZBURG LINZ VIENNE HEGYESHALOM BUDAPEST. Dessous encore et enfin, en petits caractères : les voyageurs pour Bucarest changent de train à Budapest.

C'était tout. Derrière le panneau s'étirait le long de la voie 5 un train en tout point semblable à un autre train sans nom. Il tempéra sa déception par quelques sarcasmes contre sa naïveté : « L'Histoire existe donc? » Et comme s'il avait un public : « L'Orient-Express sans nimbe, comme un Rohan salarié! »

Il trouva sans difficulté une place de wagon-lit, remplit sa fiche, la laissa avec billet et passeport au préposé, costume chocolat et politesse raide d'Allemand, avant de se barricader dans sa cabine. Le détective privé aurait pu rapporter à Emma qu'il avait annoncé descendre à Munich (Holzkirchner Bahnhof, arrivée 8 h 26) et demandé à être réveillé en consé-

Bernard Lambert

Le lit du voyage

Il y a donc : Emma la femme unique depuis douze ans mais quittée à l'instant ; Bruno, le mari encombré de son passé, en fuite dans des villes étrangères ; il y aura bientôt Ruth, la belle Hongroise vers laquelle il n'a inconsciemment cessé de courir.

– Qu'es-tu venu faire à Budapest ? demande-t-elle.

Bruno ne répond pas. Il ne pourrait que dire : saccager trois vies. Le prix de toute infidélité ?

Paris, Munich, Vienne, Budapest, et toutes les capitales traversées par le Trans-Europ-Express : Bucarest, Sofia, Belgrade, Trieste enfin, offrent leur décor halluciné et vrai à cette odyssée de l'adultère. Comme s'il n'était pas si facile de tromper moins sa femme que l'amour.

Entrez dans *Le Lit du voyage*, il s'inscrit admirablement dans la tradition des grands romans moralistes français.



B 23614-0  9.89
ISBN 2-207-23614-5
89 FF TTC